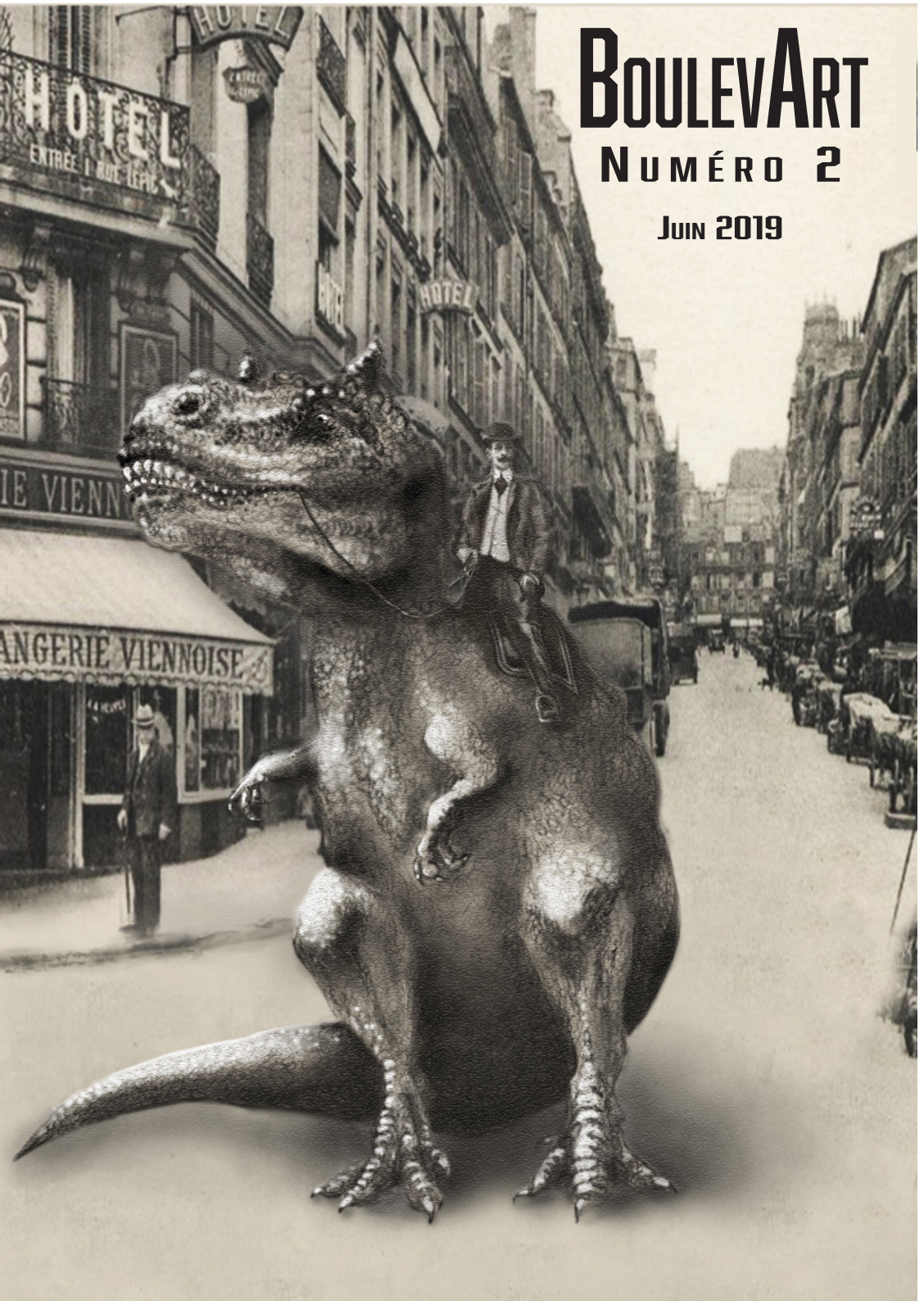


BOULEVART

NUMÉRO 2

JUIN 2019



ÉDITO



©Angini Pai

BoulevArt a vu le jour il y a maintenant un an et s'engage depuis à représenter les divers artistes de la communauté universitaire de Lausanne, à travers une vision décloisonnée de l'art. Entre imaginaire et intellect, le feuillet allie critiques, dessins, jeux, réflexions et opinions, sans ordre particulier. Fidèle à honorer une liberté d'expression sans faille, le comité ne souhaite pas limiter les artistes dans leur créativité; toute œuvre est donc la bienvenue.

Rédacteurs : Alexandre Gattignolo, Abel Zuchuat, Thomas Freymond

Artistes : Julie Heger, Aline Scherer, Josselin Fernandez, Yoann Lusikila, Michael Wagnières, Maëlle Perrier, Angini Pai, Thomas Freymond, Clara Di Marco, Jackson Pollock, Magritte, Sarah Zahran

Correctrice : Géraldine Desarzens

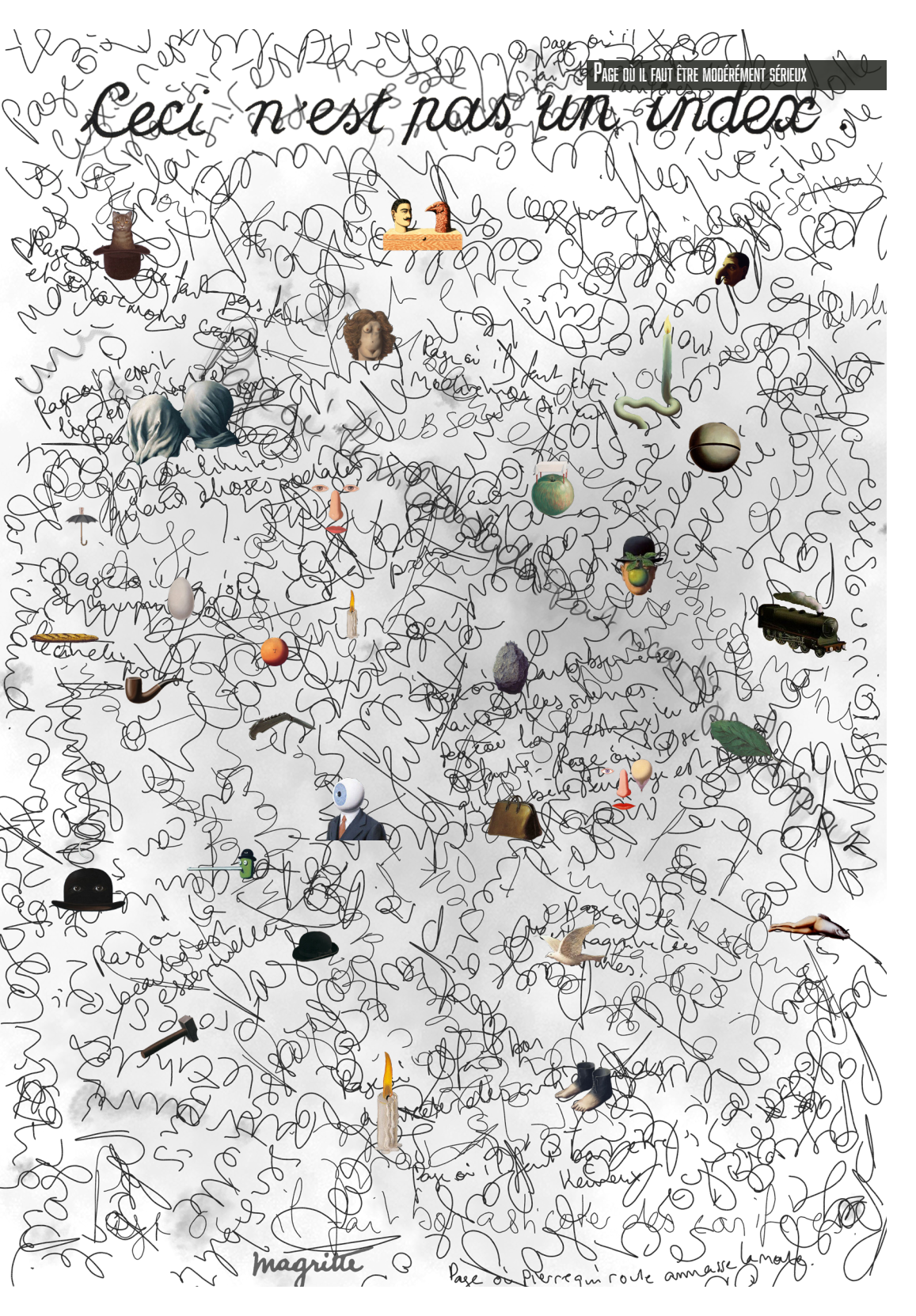
Direction artistique : Angini Pai, Sarah Zahran

Page de couverture : Sarah Zahran

Impression : La repro UNIL Quartier UNIL-Chamberonne, bâtiment Anthropole, bureau 2088, CH-1015 Lausanne



Ceci n'est pas un index



magritte

Page où Pierre qui roule amasse la merde.



©hbrphotographie

INSTAGRAM
@ancolietattoo

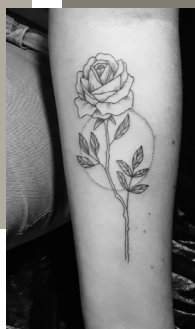
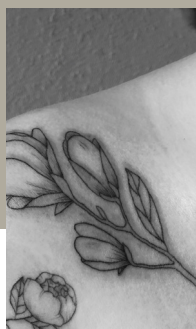
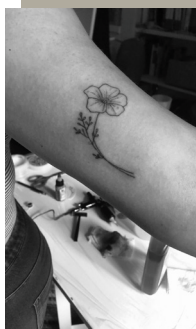
CLARA DI MARCO

*"TATTOO PEOPLE IN MY
APARTMENT"*

Depuis son plus jeune âge, Clara côtoie l'art sous toutes ses formes : du piano au design de mode, en passant par l'écriture et la comédie musicale. En parallèle à son parcours artistique, elle cultive depuis trois ans son amour des mathématiques en suivant des études d'informatique à l'école polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL).

En automne 2018, Clara obtient la deuxième place du Prix Interrégional des Jeunes Auteurs et profite de la somme reçue à cette occasion pour assouvir une envie présente depuis longtemps déjà : faire l'acquisition d'un matériel de tatouage. Vite enthousiasmée par ce nouvel art, et lassée par le conformisme des grandes écoles, elle décide de plonger directement dans la vie active et de faire du tatouage sa profession.

Motifs floraux, traits fins et doux, tels sont les termes pour décrire les dessins de l'artiste tatoueuse. Pour elle, le tatouage est une façon de sublimer le corps humain et c'est dans cette optique qu'elle encre ses créations.



©ancolietattoo



DÉPEINS MON HISTOIRE

Par Julie Heger

JE SUIS L'HISTOIRE DE MONTABLEAU, LA TRADUCTION ROMANÇÉE DE CE QUE MES COULEURS ONT TENTÉ PARTAGER. SAURASTU
RETROUVER MON NOM ET MON CRÉATEUR ?

Je me force à ne pas y penser. Je regarde par la fenêtre le ciel, la lune, le lac et les montagnes. Nous traversons un champ, depuis lequel je peux observer les pics enneigés baignés de lumière et les couleurs surréalistes de ce tableau d'hiver. Je me fonds dans le siège floconneux, prêt à hiberner. Je ferme les yeux et sens se reposer mes pupilles, désormais protégées. L'air n'est pas lourd et je prends plaisir à emplir mes poumons à l'excès. Un petit grésillement trahit l'annonce de la voix mécanique. Nous allons entrer dans la ville. L'atmosphère se fait alors plus pesante. Je suis surpris par le reflet des derniers rayons du jour qui ricochent contre les vitres diaphanes des bâtiments et m'éblouissent. Mes sens saignent. À l'approche de ma destination, je sens mes tempes s'exciter et mes veines halater. Le rythme des rails devient chaos et la moindre secousse du convoi me donne la sensation d'une convulsion intense produite par ce monstre de métal. Un bourdonnement sourd sort du haut-parleur. J'entends trop bien. Quelqu'un prend une gorgée de soda au bout du wagon. Je distingue le vacarme provoqué par sa déglutition. Elle résonne en moi. Les roues du véhicule s'affolent. Quelque chose cogne, à droite et à gauche. Les gens se lèvent. Je respire. J'essaie de me calmer mais le crissement des barres en acier m'ébranle. J'empoigne mon sac, j'étouffe. Une femme s'impatiente. Elle fait claquer ses escarpins. Je m'extirpe finalement de ce bras de fer humain et je descends. Je suis sur le quai. Je le sais bien, je ne peux plus ignorer ces nudités redoutées, publicité érotique de l'an 2000. Elles me mettent tellement mal à l'aise au point d'en avoir la phobie aujourd'hui. J'avance rapidement le long de ces tapisseries sexuelles. Je heurte un homme, il ne s'excuse pas. Alors, je me retrouve face à mon cauchemar. Un amas de luxe lubrique s'étend devant moi. Pour un parfum. Vulgaire. Mes artères se gonflent sous ma peau, celle-ci se tend jusqu'à se déchirer. Mon crâne grille les derniers souvenirs agréables que je possède. Je sens ma langue se pâtir et ma salive ramper le long de ma trachée, m'immerger, m'asphyxier. Je tousse. Je tombe. Mes paumes pleurent sur le bitume. Mes doigts s'allongent et font craquer mes os. Mes ongles grattent le sol frénétiquement. Un poids s'installe sur mes épaules et me tasse. Un mal-être grandit en mon sein. Il prend de la place. Il s'étale jusqu'aux anfractuosités de ma chair. Il pousse mes intestins, tous mes organes. Il met mon cœur de côté, l'enveloppe et le couve. Je veux l'arrêter, mais ce monstre grappille déjà ma cervelle. Sa viscosité s'insinue entre ma peau et mes muscles faciaux jusqu'à couler longuement sur mon globe oculaire. Je vois. Je vois les corps qui s'agitent autour de moi. Je vois les corps exhibés et faméliques. Je vois les mains moites sur ce volant, ne songeant qu'à séduire une masse féminine. Je vois ces bottes souhaitant étaler la splendeur d'un cadavre charnel. Je vois les regards et les gestes. Je vois les fesses vulgaires et sales suivies par les fantômes obscènes. Je vois la fausse pudeur des publicités. Je vois ses passions aliénées dans le seul but de vendre. Je vois ceux qui se sont vendus et ceux qui ont acheté. Je vois toutes ces putains piétinant la ville et la morale. Pourtant les hommes autour de moi se complaisent dans cette situation. Pourquoi vois-je ? Je tourne et retourne cette obsession à l'infini. Je ne comprends pas cette névrose chronique. Je cherche dans ma mémoire. Je fouille et je refouille comme un sanglier amnésique. Je deviens fou. Je suis la cicatrice incurable, le sexe ensanglanté. Je suis les cuisses suintantes, empestantes. Je suis le pénis flasque et apathique. Je suis l'enfant qui pleure devant la salive et le foutre. Je suis le monstre asexué, le serpent des enfers. Je suis celui qui dégoûte et qui est dégoûté. Hommes ! Regardez comme vous êtes poisseux ! Chiens ! Vous ne rêvez que de laper cet amuse-bouche d'entre leurs reins. Femmes ! Voyez comment vous traînez votre corps jusqu'aux sinuosités malades. Chiennes ! Vous ne vivez que pour offrir le vide d'entre vos reins. Cette animosité mécréure. Vous n'êtes capables que de suivre votre instinct répugnant de transpiration, de sexe et de perte.

Je suis...



PAGE OÙ IL FAIT GRAND BEAU ET UN PETIT PEU POUSSIÉREUX

THE DEEP DE JACKSON
POLLOCK





LE COUP DE CŒUR DE 2018

UNDER THE SILVER LAKE

UNE COURSE À LA POURSUITE DE L'ABSURDE

Il est de ces œuvres cinématographiques qu'on n'a que trop peu d'occasions de voir dans nos salles de cinéma. De véritables ovnis, inclassables, impossible à caser dans une catégorie, et qui nous marquent la rétine et l'esprit de leurs images uniques tel un trait de stylo indélébile sur une feuille de papier. *Under the Silver Lake* est, pour moi, une de ces œuvres-là.

Écrit et réalisé par David Robert Mitchell et sorti dans nos salles nous le 8 août de l'année précédente, le film nous fait suivre les péripéties de Sam (Andrew Garfield), un trentenaire à qui la vie ne semble pas vraiment sourire au point qu'on peut clairement le catégoriser d'éternel *loser*. Ce dernier part à la recherche des raisons de la disparition soudaine et mystérieuse de sa voisine Sarah (Riley Keough) dont il était tombé amoureux. Son enquête au travers des rues de Los Angeles va le mener à découvrir petit à petit l'existence de codes et de messages cachés partout, juste sous le nez de tous, mais destinés à seulement quelques élus.

Résumée comme cela, on pourrait s'attendre à une histoire de complot, un thriller classique avec son lot de victimes un peu trop curieuses et de sociétés secrètes machiavéliques dont les plans sont déjoués par le héros à la fin de l'histoire. Mais il n'en est rien, et cela est bien loin du chemin narratif que le long métrage emprunte. Et en effet, dès les premières minutes, on nous annonce déjà la coulure : à peine sorti de chez lui, un écuréuil tombe d'un arbre et s'écrase devant Sam. Du sang, des boyaux, des os brisés, bref l'image n'est pas très belle à voir. Mais c'est là que réside toute la beauté et l'intérêt du film. Au lieu de nous présenter l'habituel Los Angeles chaleureux, accueillant et scintillant de partout, Mitchell nous montre par ses images une ville qui peut aussi être sale, crasseuse, où la vie n'est pas aussi parfaite qu'on veut nous le faire croire dans un grand nombre de productions américaines, où le merveilleux rêve américain n'est effectivement qu'un rêve. Individus dépressifs, escorts girls, sans-abris et fous en tout genre, voilà les types de

personnages qui peuplent le monde que va découvrir le spectateur à mesure que Sam avance dans son enquête.

Le réalisateur ne choisit certainement pas de prendre le spectateur par la main. C'est plutôt par un grand coup dans l'entre-jambes et une bonne poussée dans le dos qu'il nous fait plonger dans un monde absurde et cru, où les questions n'ont, la plupart du temps, tout simplement aucune réponse. Sam se retrouve effectivement confronté à de plus en plus de mystères au fur et à mesure qu'il progresse dans son aventure : *Que dit l'oiseau ? Qui est le tueur de chien ? Qui se cache derrière le masque de chouette ?* Ne vous attendez pas à recevoir toutes les explications à la fin de la projection, le film n'a aucune intention de vous les donner sur un plateau, il prend plaisir à déjouer et à se jouer de nos attentes et ne compte certainement pas nous ménager en nous présentant un monde idéalisé.

Alors oui, je conçois que tout ceci peut rendre le visionnage déplaisant pour certains. Mais, je ne saurais que trop vous conseiller de voir ce film. A l'instar de *Kaboom* (Greg Araki, 2010) ce n'est peut-être pas un film pour tout le monde, mais il ne laissera, j'en suis sûr, personne indifférent. Il peut paraître un peu trop cru et vulgaire par moments, mais c'est par ce biais qu'il intègre à la perfection l'absurde dans la vie de tous les jours et nous présente une réalité peut-être pas si différente de la nôtre. Car au fond, notre monde est aussi quelque part un peu fou et absurde.

Thomas Freymond



PAGE OÙ L'ART EST UN JEU D'ENFANT

WHAT ARE THEY HIDING?

A FILM BY DAVID ROBERT MITCHELL
THE DIRECTOR OF IT FOLLOWS

ANDREW
GARFIELD

RILEY
KEOUGH

UNDER THE SILVER LAKE

A24

VENDIAN

SUMMER

GOOD
FEAR
FILM

1
PASTEL

PASTEL

mongrel



LA « DISNEYIFICATION » DU CINÉMA

“Comics are like boobs. They look great on a computer, but I'd rather hold one in my hand.”

Stan Lee

Si le fameux duo de sociologues Theodor Adorno et Max Horkheimer était encore en vie, on n'ose imaginer ce qu'il aurait écrit sur le cinéma mainstream américain. Si pour eux, déjà dans les années 1940, « le critère universel de la valeur réside dans la dose de tape-à-l'œil [...] dont on fait étalage » (p.133) et « chaque film est une présentation du suivant » (p.172), ils n'auraient probablement pas trouvé les mots pour décrire la situation actuelle.

À l'évidence, il est sensé aujourd'hui de pointer une dégénérescence cinématographique, si bien sûr l'on pointe au bon endroit. Puristes, snobinards et autres fanatiques du dieu « Cinéma » désignent traditionnellement les films américains comme principaux responsables d'une telle régression, en regard des œuvres « indépendantes » du reste du globe, si misérablement sublimes. Cependant, à mes yeux, la cible états-unienne réfère à un tout trop englobant ; n'oublions pas qu'on a vu sortir en salles en 2018 *The Shape of Water*, *Ready Player One* et *Under the Silver Lake*. Le cinéma américain qui pose problème est celui qui a été « marvelisé », ou devrions-nous dire – si l'on tient compte de l'entité détenant en ce moment cette entreprise industrielle – « disneyifié » ; toujours cette année 2018, on a vu *Solo et Jurassic World : Fallen Kingdom* correspondre assez magistralement à un tel syndrome infectieux, mais d'autres ont atteint un stade de putréfaction encore plus extraordinaire : les films du MCU (Marvel Cinematic Universe).

Ce que ces produits ont en commun (avec la quasi-intégralité des fictions audiovisuelles de superhéros de ces dix dernières années), c'est qu'ils sont issus d'un procédé filmique que j'ai intitulé « disneyification », divisé en trois phases majeures de contamination. La première est la manichéisme : la complexité ontologique de l'être humain a disparu, seul l'éternel combat entre le bien et le mal est encore représentable. Le « côté obscur », par ailleurs, tend de plus en plus à être matérialisé par un personnage extrahumain – voire extraterrestre –, vraisemblablement pour éviter de froisser une quelconque « minorité » genrée, ethnique ou culturelle. La deuxième est la disparition de la cohérence diégétique : en parfait accord avec le caractère postmoderne de notre société, c'est la fragmentation et l'attractionnalisation de nos œuvres et de nos figures qui prédominent. Le Quota, lui, prospère paisiblement, jusqu'à l'absurdité. Si le cinéma a inspiré les clips vidéo et les séries télévisées, il convient de rappeler que, malheureusement, toute relation d'intermédialité est d'ordre dialectique... La troisième, enfin, est l'aspeptisation, ou infantilisation : ce n'est pas juste le sang et le sexe qui se sont volatilisés, c'est la tension narrative. Face à des « héros » qu'on sait incapables de mourir (si ce n'est

même de souffrir) et des « méchants » par conséquent non létaux, seule une spectaculairisation paroxysmique peut encore maintenir l'audimat.

Le problème ne vient pas du fait que de tels films existent, mais qu'ils soient considérés par certains comme des chefs-d'œuvre de l'histoire du cinéma. Que des enfants s'extasient devant le dernier *Pirates des Caraïbes* n'est pas le réel souci, et n'a rien d'étonnant ; que l'Académie des Oscars prévoie de créer une nouvelle statuette pour le « meilleur film populaire » (*best popular film*) l'est bien plus. Cela atteste de la hausse de légitimité accordée à une pure production usinière. Le rachat de la Fox par Disney – après ceux de Pixar, Marvel et Lucasfilm – transforme en plus crescendo cette marchandisation culturelle en un véritable monopole.

Pourtant, à mon sens, c'est la singularité d'une œuvre d'art qui permet, justement, qu'on la baptise œuvre. Les films « disneyifiés » – et tout particulièrement ceux du MCU – sont aux antipodes d'un tel qualificatif ; ils ne sont qu'un produit de consommation comme un autre, un article industriel un peu comme le Coca Cola ou le Big Mac. Les films de Marvel n'ont même pas le mérite sur le plan « artistique » d'innover une telle démarche : en effet, la peinture chrétienne médiévale, les sculptures gréco-romanes de la Renaissance et les pièces de théâtre du classicisme se situaient déjà (à quelques exceptions près) dans une logique de proto-industrialisation de la culture. Ce qui est nouveau, toutefois, c'est que les topoï sémiologiques qu'on duplique à la chaîne ne sont pas les plus transgénérationnels, mais les plus transculturels – simplement car si tout le monde s'y reconnaît, cela rapporte plus d'argent.

Substantiellement, les films Marvel sont donc incapables de se suffire à eux-mêmes ; la pluralité est le seul recours qu'ils aient trouvé, en offrant au spectateur une fausse illusion d'avancement et d'originalité. *Thor : Ragnarok* n'est en aucun cas autocritique : son ironie s'inscrit simplement dans la continuité du MCU qui, conscient de l'incrédibilité totale de son univers étendu, n'a élaboré d'autre solution que de banalement se pasticher lui-même. *Black Panther* n'est en aucun cas progressiste : la quasi-absence des Blancs n'est qu'un prétexte à la substitution d'une idéologie néolibérale à une royaliste – après tout, dans une oligarchie capitaliste occidentale comme dans la monarchie du Wakanda, seules les élites (campées à la perfection par les superhéros) prennent réellement les décisions. *Avengers : Infinity War* n'est en aucun cas audacieux : la mort de tous ces « héros » n'est que provisoire, puisque dans cinq ans maximum nous verrons une saga alternative

1 L'article que je cite par la suite : Theodor Adorno et Max Horkheimer, « La production industrielle des biens culturels : Raison et mystification des masses », in *La dialectique de la raison : Fragments philosophiques*, trad. de Gallenard par Éliane Kauffholz, Paris : Gallimard, 1974 [1947], pp. 129-176.

2 La « diégèse » est l'univers fictionnel, qu'il soit littéraire, cinématographique, vidéoludique... Il correspond à l'ensemble des événements qui ont lieu dans le monde de l'histoire que l'on raconte, qu'ils soient représentés ou non.



3 L'intermédialité est l'étude, dans un contexte donné, des liens qui se tissent entre deux médias (ou plus) au sein d'une œuvre. L'émergence d'un tel champ de recherche est fortement lié à l'actuelle « convergence » médiatique.

4 Pour une analyse détaillée de cette idée : Keith A. Spencer, « Peak Superhero? Not Even Close : How One Movie Genre Became The Guiding Myth of Neoliberalism », *Salon* [En ligne], 2018, url : <https://www.salon.com/2018/04/28/how-superhero-films-became-the-guiding-myth-of-neoliberalism/>, consulté le 05.12.2018.

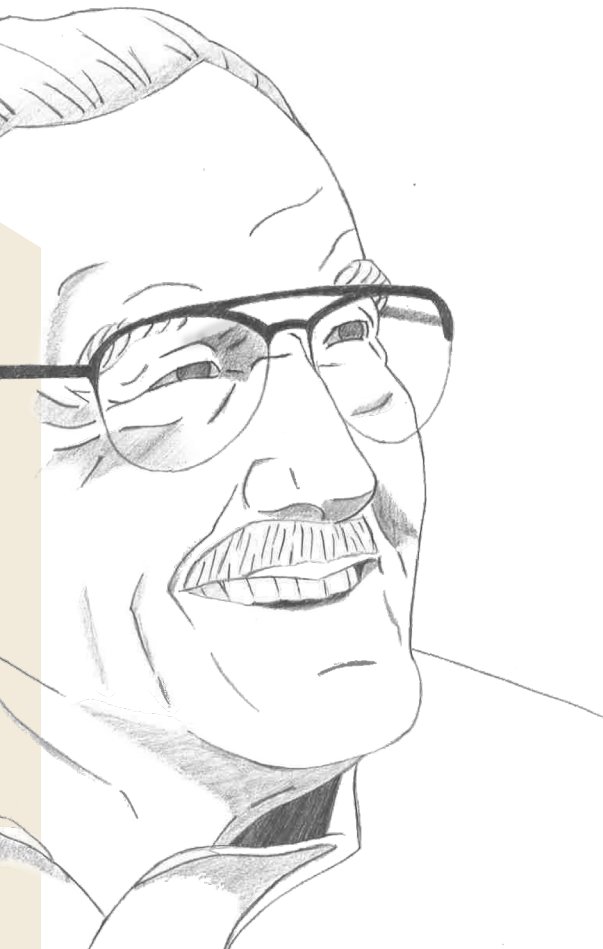
AMÉRICAIN

les ressusciter les uns après les autres (si *Avengers: Endgame* ne fait pas déjà une partie du travail).

Certains me rétorqueront que je ne fais ici que rechercher du Truffaut : ils auront partiellement raison. Une certaine tendance du cinéma français « à fait date », ce n'est clairement pas par hasard ; la politique des auteurs attaque un cinéma des plus détestables, esthétiquement comme idéologiquement. Standardisation générale, démultiplication de stars, budget outrancier, praxis de l'adaptation... à quelques explosions près, un blockbuster « disneyfifié » n'est pas si différent d'un Delannoy, d'un Carné ou d'un Autant-Lara. En revanche, il convient de reconnaître que la théorie de Truffaut est d'un dualisme assez ridicule, voire malhonnête. En effet, et c'est absolument central, le mélange entre film populaire et film artistique – autrement dit, entre film de genre et film d'auteur – est tout à fait concevable. Si l'on reste dans le thème du superhéros, la trilogie *Batman* de Christopher Nolan (2005, 2008 et 2013) en apporte la preuve la plus manifeste. *Logan* (James Mangold, 2017), lui aussi, de par son atmosphère crépusculaire et l'ultra-violence inhabituellement « réaliste » que l'on ressent à chaque coup de griffe, transcende exemplairement le genre du superhéros. La puissance narrative et émotionnelle de ces films n'est-elle pas liée, notablement, au fait qu'il s'agisse d'œuvres non manichéennes, cohérentes diégétiquement et non aseptisées ?

Mais le long-métrage de superhéros le plus exceptionnel reste sans aucun doute *Watchmen* (Zack Snyder, 2009), et pas uniquement pour les critères évoqués au préalable. D'une part, car il constitue un objet intermédiaire entre bande dessinée et cinéma très intéressant, contrairement aux films Marvel qui, comme le relève Alain Boillat, « affichent en leur entame [en leur générique] une origine médiatique dont ils exploitent provisoirement la notoriété pour mieux la refouler ensuite ». D'autre part, car le film de Snyder dénonce violemment la figure même du superhéros, dont les représentants sont pour la plupart, dans *Watchmen* des individus moralement douteux, sans réel « pouvoir » outre leur force physique hors du commun. Je pense sincèrement qu'il faut aujourd'hui revoir *Watchmen* (ou relire la BD éponyme d'Alan Moore) pour comprendre que le superhéros, loin d'incarner le salut de l'humanité, n'est en réalité que le symbole de l'aliénation et de l'agonie éthique de notre civilisation postmoderne.

Michael Wagnières



© Thomas Freymond

LE MASOCHISME ESTUDIANTIN

*« Il n'y a, au fond, de réel que l'humanité. »
Auguste Comte*

C'est fou comme tout sent le faux, comme tout sent la merde, comme tout sent la mort, dans ces hémicycles parlementaires de la démocratie de marché et d'opinions, faits d'individus ontologiquement aliénés, d'employés financièrement endettés et de fonctionnaires, à leurs postes, menottés. C'est le jeu du calcul intéressé, du respect de la bienséance qu'impose notre fonction, ainsi que des règles de courtoisie et de retenue auxquelles en tant qu'Homme on ne saurait souffrir de s'y plier, mais qu'en tant que fonctionnaire, en tant que représentant des institutions froides de l'État, on se doit de respecter. Ainsi donc, toi le fonctionnaire, l'employé, le représentant, toi qui sièges dans l'hémicycle, veille à bien être sous tout rapport. Ne regarde pas ta montre, cela laisserait supposer que tu t'emmerdes, il y a toutes les raisons du monde d'être emmerdé d'ailleurs. C'est normal quand on est encore un homme, un humain. Tu ne saurais toutefois, toi, t'autoriser à le montrer. Car vois-tu, ta fonction objective te l'interdit. Ne lève pas trop la voix quand, face à toi, tu as un représentant d'un puissant lobby ou d'un groupe de pression. Ne lui demande pas d'où il tire sa légitimité. Réprime ce genre d'élan de sincérité, je te jure qu'il pourrait te faire taire à tous jamais. Enfin, il paraît... Oublie les principes, oublie la morale, oublie les connaissances plurimillénaires des présocratiques. Contente-toi de lécher les culs qu'il faut, de faire tomber qui il faut, de faire les alliances nécessaires. Combien même tout cela pourrait t'apparaître foireux, c'est ton seul moyen d'être victorieux. Victorieux dans les urnes, le temps d'un mandat. Faut bien que les veaux revotent pour toi si tu veux garder ton poste et le pognon qui va avec. Evidemment face au Bien, au Vrai, au Beau t'as déjà perdu. Tu gagnes tout de suite pour perdre plus tard. Faute de ne pas perdre maintenant pour gagner plus tard. Pense à ton hypothèque, à tes gosses, à ta femme, à la voiture en leasing, il ne faudrait quand même pas finir à la rue... Apprends à mentir. Un jour, s'il y a devant toi un glaçon et une tasse de thé, démerde-toi comme tu veux mais arrange-toi pour faire croire que le premier servira à chauffer la seconde. Mais fais le bien. Car

un mensonge mal construit, un mensonge qui précéderait un comportement inapproprié, deviendrait alors une arme pour tes adversaires meilleurs menteurs que toi... Cela peut coûter cher de mentir... dire la vérité encore bien plus. Alors oui effectivement c'est sombre, c'est asphyxiant, c'est désolant. Ontologiquement t'as déjà crevé et tu le sens. C'est normal. C'est un regain d'humanité qui survit encore, au moins un peu, en toi. Tape dans la caisse, braque un peu de pognon pour arrondir tes fins de mois, mange dans les grands restaurants, bois du champagne, baise des putains. Compense mais ne pense plus. Et tu l'oublieras cette petite voix teigneuse, dans ta tête, qui ne veut pas crever. Ce sera comme un acouphène, elle chuchotera un son incompréhensible qui suintera dans tes oreilles, mais avec le temps ton cerveau ne réagira plus à ces stimuli et définitivement tu ne l'entendras plus. Ne t'interroge plus sur ce qui est vrai, sur ce qui est faux. Demande-toi juste ce qu'il faut faire pour que toi immédiatement, en tant que marchandise, tu restes encore rentable, efficiente et employable. Cesse de vivre, contente-toi d'exister. Laisse-toi gentiment crever pour n'être plus qu'un simple robot égoïste qui maximise son profit et ses plaisirs immédiats. On n'a jamais vu une machine avoir des crises existentielles. T'es peut-être un type bien, tu es peut-être une femme bien mais je t'assure, laisse-toi crever... quand on est mort on ne ressent plus rien. Tu verras, c'est ça qui est triste, c'est ça qui est beau. Laisse ta pensée dans le coma. La pensée de l'homme éveillé, conscientisé, en phase avec la Vérité, c'est la conscience d'un homme qui, tout sa vie, sera torturé. Cesse de vivre. Imite les morts. Cherche le repos...

J'ai forcé le trait certes, quoique... J'espère chère lectrice, cher lecteur, que tu comprendras pourquoi et que tu sauras me pardonner.

Parlons de l'étudiant. Lui qui est encore... allez! osons ces mots, jeune et dynamique. Celui qui est encore à l'aube de sa vie. Celui qui est encore en pleine phase de construction. Celui qui a encore l'esprit vierge de tout forme d'aigreur, celui qui aspire naïvement au désir de la



connaissance à travers le logos, la raison et la bonne foi. Celui qui croit qu'à l'université on est comme au banc avec les Anciens. Oh très vite, il s'apercevra que l'université c'est une entreprise comme une autre. Le néolibéralisme l'a bouffée comme tout le reste. Il y a aucune raison qu'elle y échappe. Elle produit du savoir en série compatible avec les desideratas du Grand Capital. Elle fera boire la ciguë à ceux qui ne voudront pas jouer le jeu du marché avec ses règles, ses concepts et ses codes. Elle est un sanctuaire où se déroule la répétition générale du spectacle qui prend vie sur la scène de la société néolibérale marchande. Et oui, car très vite l'étudiant s'adonnera aux activités associatives qui ont lieu au sein de son campus universitaire. Il essaiera de se faire élire président, vice-président, trésorier, ou encore chef de projet au sein de l'une d'entre elles. Il aura alors les responsabilités qui vont avec... Car oui maintenant il représente les étudiants. Il doit dès lors intérioriser sa fonction et montrer qu'il en est digne. Il y a certaines vérités, certains recadrages qu'il ne pourra plus formuler en public. Car oui, comme dans les hémicycles, ou plutôt comme dans les assemblées générales d'actionnaires d'entreprises, il devra participer à de longues séances de discussions, de négociations interminables. Avec bien sûr face à lui des teigneuses et des teigneux qui ne rêveront que de sa chute. Pour prendre sa place. Cette place à laquelle lui il veut s'accrocher. Car grâce à elle il se sent exister. Il y aura de la malhonnêteté, du mensonge et de la manipulation dans les mots qui sortiront de la bouche de ses adversaires durant ces moments-là. Faudra surtout ne pas craquer. Répondre diplomatiquement et rester digne de sa fonction. Il y aura des officines parallèles étudiantines, invoquant la défense des droits de certaines dites minorités qui ne leur ont par ailleurs rien demandé. Elles seront tyranniques, enfermées dans des idéologies qui leur sont vendues par la société marchande. Elles ont une grande capacité d'usure et ça les abîmera, nos pauvres étudiants aux postes. Postes qu'ils veulent toutefois garder pour des raisons de prestige, d'intérêts, de volonté d'engagement, etc. Ils continueront tout de même à

négoier avec ces officines qu'ils savent malhonnêtes. Avec ces gens qui ne veulent que les pousser à l'usure. Ils s'accrochent à leurs postes, et pourtant ils ne sont même pas payés pour les occuper. L'atmosphère devient lourde et thanatique. L'heure est aux non-dits et à la guerre en sous-main. Cette jeunesse pleine d'énergie commence à apprendre la retenue, le compromis, la soumission, la stratégie, le calcul, face à des gens à qui, dans une société qui fonctionnerait correctement, on mettrait un coup de pied au cul en leur rappelant qu'ils ne représentent rien et qu'ils feraient mieux d'aller s'adonner à quelques lectures sérieuses avant d'ouvrir leur gueule. Ce genre de réaction saine et spontanée, ce genre de réaction de bon sens, qu'on peut avoir, encore au moins parfois, quand on est jeune et compromis par rien. L'étudiant doit l'inhiber. Ce dernier, bien que jeune, donne raison à Bourdieu, oui le sociologue qui enfonçait les portes ouvertes avec une bombe H, lorsqu'il disait que la jeunesse n'est qu'un mot. Finalement l'étudiant est devenu comme tout ce qu'il déteste. Un vieux fonctionnaire aliéné de son humanité qui s'accroche à son poste. Et le pire c'est qu'il le fait gratuitement. Il est donc prêt pour le salariat. Il peut entrer en scène. Oh ! n'y voyez nullement une attaque contre tous ces étudiants pris individuellement. Ce sont en général des gens très sympas. Croyez-moi. Je les croise tous les jours et je vous jure, il y a toute la sympathie du monde qui a pris rendez-vous dans leurs yeux. Cela ne suffit pas. C'est bien ça le drame. La bonté n'empêche pas d'être pollué, de ne pas perdre son humanité, dans cette société de la marchandise et du narcissisme pathologique, lorsque l'on n'est pas vigilant. Car « malgré soi, on est de son siècle ».

Yoann Lusikila



Lisière du moi

C'est dans le cadre du Printemps de la poésie qu'Aline Secherer, Tamar Barbakadze et Adrien Pièce, tous trois respectivement docteurs en histoire de l'art, en littérature comparée et en recherche artistique, présentent un projet de triptyque vidéo.

Les deux poèmes que nous vous présentons dans les présentes pages vous sont offerts par Aline. Ces vers, empreints d'un onirisme et d'une plume exemplaires, vous plongent — ou replongent — dans l'univers fantastique de J.R.R. Tolkien avec grâce et sincérité.

Vous pouvez accéder à leur projet vidéo sur le site *La poésie*, mais aussi sur YouTube : *Les marges de la Création : Triptyque (I, II et III)*.

Le sage a les yeux ouverts,
mais l'insensé marche dans les ténèbres.

Et je sais, moi aussi, qu'ils auront tous deux le même sort.
Ecclésiaste 2.14

Autarcie du talent promesses de boulevard
Je t'emmène au seuil de la solitude
Le silence est d'or mais siège dans le brouillard
Moi et ma différence

Viens je te mène aux extrémités
Je jouis de mon imaginaire et j'ai froid
Aux interfaces fluides de ta rue
Prends ma main pas mes lendemains

Je est immensités
Liberté derniers bastions de nos urbanités
Hhhhh...

Puisse l'expression s'incarner ce soir
J'écris comme j'anticipe je peins pour Pully et Daech
je construis, Eminences j'archive mes égarements je
documente la gloire d'être moi je produis je gère je coache
je rancis les affects de ceux qui restent je noircis le papier
des cathédrales la nuit je déchire, Votre Honneur, je rédige
la sève des semestres, je photographie les trafiquants
blafards, je sculpte les hommes les femmes les sépulcres
végétariens je numérise le triomphe d'être moi je caresse les
caméras vagabondes

Euphorie goudronnée palpite palpite
J'exige et jobtiens
Je séduis et j'expatrie
Je publie râles et délices
Nul ne connaîtra la chute

Liberté poussières de nos talents de boulevard
Puisent les présages me sanctifier
Je vous emmène au temple des individualités
Hhhhh...

L'aube dans l'agglomération complice surgit
O esprit cathédrale des âmes synonymes
Je t'emmène au parking cultiver ta différence

Femme des boulevards

Puisses-tu éprouver

La gloire de ton immensité



Errance Sylvestre

Embrasse les siècles, polaire Esprit.
l'épopée reste gravée dans mes évasions
Imrahil Earendur Shagrat
Voici l'Utopie de ceux qui s'attardent.

nos âmes épargnent les vies aux seigneurs vétustes
héros sénéchaux ostrogòths
« Vie antérieure au temps fractionné. »
la voie est close pour tes païens

Marach Zimrathòn Umbardacil, rassasiez vos palpitations
l'Utopie de ceux qui demeurent
est à vous, mon Amour
fulgurantes évocations tant de rêves organiques

peupliers de Fangorn et Druàdan rassemblez
des étourdissements
les serments Mousse bruisse et froisse nos charmes ancestraux
demain l'énigme percera l'immortalité et les eaux de la Résurgence
- que puis-je contre l'hardiesse de la communauté ?

Tata Amon Hen, Amon Hen Haleth Hama
brumeux Idéal de porphyre - laissez-moi...
Vous seul le pouvez, Eminence
soulevez vos sveltes encensoirs conservons l'espèce

Il existe, le chemin du sacrifice.
l'effritement de lignées sous hypnose
magiciens des ruines, langueur, elfes d'Orient
dites seulement une parole

une parole
et je serai embrasé

Pimpernel Ecthelion I Carcharoth, rentitissez, feuillages
les Havres gémissent

à l'horizon le rêve du silence
aventure d'ambroisie où le délice contamine

Une nouvelle aube perce votre épave, Excellence.
comme moi, la conscience du Temps linceul déshérité vous a ranci
puisse le vaisseau cicatriser le bijou
Onirisme des gloïres

Rhudaur Pinnath Nivrim, imaginez
Imaginez.

tel précipice

l'amour immémorial
au service de votre clémence

- j'éprouve vos Arcanes et vos naufrages
les Temples des hommes trépassés
mes marécages me bouleversent
Elégie oh l'accalmie de belligérance
carcasses valeurs et pantelancés
Prenez ma main, Monseigneur.
Je possède vos tendres vertiges

Pelagrir Sorontil; la chimère
Sylve des rois, bois des élégants
émousse le songe de ceux qui restent.



PAGE OÙ LES OMBRES DANSENT

© Angini Pai

Modèle : @morgane.nc



PAGE OÙ LA MER SE BOIT ET LES OISEAUX NAGENT



DE LA MUSIQUE CONSIDÉRÉE COMME L'UN DES BEAUX-ARTS

« Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au-delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. » La Bruyère dans *Les Caractères*

Dans cet article nous allons nous intéresser de près à la musique. Nous adopterons une démarche en deux temps. En premier lieu, nous allons essayer de donner des éléments de définition de la musique suffisamment rigoureux pour être acceptés par le lecteur lui-même. En second lieu, nous allons esquisser une tentative de réflexion et de critique de la musique actuelle.

Premier élément que nous mettons en jeu dans notre tentative de définition de la musique est la différence qu'elle exprime vis-à-vis des arts plastiques. Avec la musique, nous sommes dans le domaine de l'invisible. Certains parlent d'immatérialité de la musique, ce que nous ne faisons pas ici. Car pour nous, la musique ne peut circuler que par la médiation d'ondes se transmettant dans l'air et surtout par la médiation du tympan. Phénomène analogique car passant par la vibration d'une membrane. Donc, la transmission de la musique ne peut se faire que par la matière au sens physique du terme. Notre premier élément est alors le côté « invisible » de la musique.

Deuxième déterminant que nous souhaitons invoquer, c'est le rapport de la musique avec le temps. Les arts plastiques sont tous des arts de l'espace. Un monument, un bâtiment occupe une certaine étendue dans l'espace. Or cela implique des contraintes logiques, les plus dures de toutes. Les espaces sont l'ordre de la simultanéité. Vous avez un tableau de Picasso ou la Mona Lisa devant vous, il est clair que toutes les parties du tableau sont à la même heure. Toutes les parties sont coprésentes. Alors que pour écouter le moindre air d'opéra, c'est le contraire, nous sommes dans la succession. L'ordre du temps est l'ordre de la succession, c'est-à-dire l'inverse de l'ordre de l'espace. Prenons un autre exemple: si je désire vous montrer la nouvelle maison que j'ai achetée à l'aide d'une photographie, vous pouvez y voir toutes les parties de manière simultanée. En revanche si je vous la décris, je vais le faire en vous disant qu'il y a d'abord la porte d'entrée puis le salon à gauche, etc... vous voyez bien que toutes les parties de ma maison ne sont pas dans le même temps et que je dois, de manière logique, vous la décrire pièce après pièce de manière successive. De même dans un morceau de rap, à 2 minutes et à 3 minutes 15, on n'entend pas la même chose. Donc à un moment nous devons inclure la notion de temps dans notre définition de la musique.

Troisième élément que nous pouvons mettre en scène après la relative « invisibilité » de la musique est son rapport au temps. Nous pouvons ajouter que la musique est un art du temps et en plus sans figuration. Cela pour distinguer la musique d'autres arts du temps, comme tout ce qui a trait à la parole: la poésie, le théâtre et le cinéma notamment. Là aussi, ces arts se déploient sur le temps. Avec un poème nous avons des concepts qui conduisent à des représentations. Par exemple le *Bateau ivre* de Rimbaud. Dans le titre vous avez à la fois « bateau » et « ivre », deux concepts qui sont producteurs de représentations dans la tête du lecteur; avec la musique il n'y a même pas ça. Avec la musique on peut avoir l'impression qu'on nous raconte une histoire mais il nous est impossible de mettre un seul mot dessus. La musique peut donc renier sa dimension temporelle et redevenir plastique. Nous parlons ici de la métrique: vous prenez un morceau de Bach et vous sentez bien à l'oreille que ça ne bouge pas. Vous pouvez limite

prévoir la note qui va suivre. Cet effet est une contrainte plastique sur la musique, une manière de la respatialiser. C'est comme sentir les vibrations du train qui se produisent à intervalle régulier, à tel point que vous pouvez les prévoir avec facilité.

Voilà les trois éléments qui pourraient éventuellement, selon nous, aboutir à une définition valable et rigoureuse de la musique. Définition qui affirme que l'expression musicale est un art du temps sans figuration. C'est avec des sons qu'il faut être précis, non avec des concepts.

Histoire de la musique ou musique de l'Histoire ?

Pour comprendre une société humaine dans un période historique donnée, plutôt que de se limiter à l'étude du régime politique de cette société, il faut aussi prendre en compte la manifestation culturelle afin de saisir la totalité du mouvement qui anime ladite société. De même qu'on s'intéresse à la littérature et aux autres arts, il faut tendre l'oreille en direction de la musique. Car il est très probable qu'il faille plutôt, pour connaître la direction que prend l'histoire humaine, écouter les poètes et les musiciens plutôt que les acteurs politiques souvent très surfaits. Pour éclairer les liens qui existent entre histoire et musique, nous invoquerons des exemples que nous trouvons les plus appropriés. Le premier, nous le remarquons par la différence qui existe entre Mozart et Beethoven. Ils sont historiquement contemporains. Mozart est né en 1756 et meurt en 1791. Le petit Ludwig, lui, va naître en 1770 pour mourir en 1827. Pourtant, sur le plan musical, ils sont bien différents. Avec Mozart vous avez une musique constante où chaque chose est à sa place et où il y a une place pour chaque chose. Avec Beethoven c'est la surprise toute les minutes. Ludwig fait un point d'honneur à toujours sortir un propos musical qui surprend l'oreille des habitués de la constance et du calme. Pour cette oreille Beethoven ne peut être qu'un punk. Qui y a-t-il de significatif sur le plan historique entre la génération de Mozart et celle de Beethoven ? et bien il y a la Révolution française. Nous passons d'un monde où pour être noble, il fallait naître noble et où chaque classe avait une place déterminée dans la société, à une révolution politique et une exaltation de la liberté. La révolution pointait déjà dans l'œuvre de Beaumarchais datant de 1778, à savoir *La Folle Journée* ou *Le Mariage de Figaro*, que Mozart mettra plus tard en musique sous le titre *Le Nozze di Figaro*. Notre second exemple, beaucoup plus proche de nous, est l'émergence du mouvement punk en Angleterre. Cela n'est pas un hasard si un groupe comme les Sex Pistols, professant des titres demeurés célèbres comme *God save the Queen* ou encore *Anarchy in the UK*, déboule précisément en même temps que l'ultra libérale Thatcher. Au moment où le gouvernement du Royaume-Uni professe un discours ultra libéral et commence à s'attaquer aux services publics, vous trouvez tout d'un coup une jeunesse qui se met à scander des slogans tel que *No Future*, le plus célèbre.

Nous voyons bien, par ces exemples, que les hommes accumulent des matériaux provenant de leur environnement économico-politico-social et que le musicien, mieux que le théoricien, l'exprime pleinement. La substance de la société se fait sujet et cela nous a donné par



exemple l'un des meilleurs albums de rock à savoir *Never Mind the Bollocks* des Sex Pistols.

A présent nous allons proposer une critique de la musique que nous écoutons de nos jours. Nous ne le ferons cependant pas sous l'égide du jugement de valeur pour dire que le classique est supérieur au rap, qu'il soit américain ou français, ou encore que la musique électronique soit inférieure à la country, ce n'est pas notre propos. Mais pour fonder notre critique, nous allons la fonder dans une continuité historique. Nous partons donc de la période baroque, qui est simplement la période allant du XVIIe au XVIIIe, ou partant de Monteverdi jusqu'à Vivaldi en passant par Bach. Nous avons pointé du doigt la constante métrique de ce type de musique. Nous avons notamment mentionné le génial Bach. Lui-même était tout à fait au courant de ce problème et va donc le compenser par les deux autres éléments qu'il a à disposition, soit d'une part la mélodie et de l'autre l'harmonie. Voyez à cet effet un orchestre philharmonique où, à l'oreille, on entend tout un tas de choses malgré la binarité de la métrique, de la corde frottée en l'occurrence. La musique classique contemporaine est arrivée à un certain épuisement, les musiciens peinaient à la faire avancer. La solution est venue de ce qu'on pourrait appeler « une ruse de la Raison », à savoir d'Afrique. Pour être précis, notre gamme, dans la musique dite « occidentale », est basée sur do-ré-mi-fa-sol-la-si-do. Or, au sein de cette gamme, pardonnez-nous d'être très technique mais il le faut pour notre explication, il y a ce qu'on appelle des demi-tons : un haut (dièse) et un bas (bémol). Or ces demi-tons ne sont pas présents dans la culture africaine, ni chinoise d'ailleurs. Donc quand les esclaves devaient cesser le travail pour s'en aller chanter des chants protestants, ils ne pouvaient, mécaniquement, que le chanter faux. Cela nous a donné le gospel, le blues et le jazz, la plus populaire des musiques savantes et la plus savante des musiques populaires. Le jazz est un saut qualitatif dans l'histoire de la musique et est produit, en plus, par la partie la plus exploitée de l'humanité ! ruse de la raison ! Le génie des afro-américains, c'est de jouer dans le même temps au piano le do majeur et le do mineur. C'est un accord jazz. En un millénaire de classique, personne n'avait pensé à superposer le majeur et le mineur. Des compositeurs comme Ravel, Stravinski et Debussy ont été électrisés par leur confrontation avec le jazz. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter des génies comme Miles Davis ou Charlie Parker.

Au début des années 50 arrive le calme plat avec la métrique rock contre justement cette avancée, contre une véritable émancipation du peuple noir aux Etats-Unis. Nous conseillons aux jeunes qui écoutent du rap US en pensant que c'est la musique de la souffrance noire, d'aller vers le blues pour passer véritablement au sérieux. Pour neutraliser cette émancipation, on a commencé à enseigner cette musique à Berkeley. On l'a académisée pour la couper de sa base potentiellement révolutionnaire et surtout populaire. Le jazz a été récupéré de la même manière que l'a été le rap des années plus tard. On fait monter quelques musiciens pour bien garder le contrôle sur tous les autres.

Dans le rock, vous ne disposez plus que d'un seul timbre sur la corde amplifiée, que ce soit guitare basse ou guitare électrique.

Avec le début du rock n'roll, il y avait encore un léger jeu entre temps/contretemps pour avoir un petit swing, du temps d'Elvis; plus aucun depuis. Depuis 60 ans nous sommes dans un véritable ghetto sonore, « le grand renferment » que dénonçait Foucault mais en se trompant d'objet. En plus de l'immobilité de la métrique, on a toute l'idéologie qui va avec : comme on dit, sex love and rock n'roll. On prétend que cette musique serait une musique libératrice et transgressive alors que pour nous, elle en est l'exact contraire; c'est une musique de soumission à l'ordre dominant, ce qui ne nous empêche pas de l'apprécier bien sûr, nous ne faisons toujours pas de jugement de valeur. Soumission au monde libéral encore dominant qui est le monde anglo-saxon, en particulier les Etats-Unis, qui ont la particularité d'être un pays sans histoire. Un pays qui tente d'imposer une culture sans passer par le poids historique de la vieille Europe et ce depuis le Plan Marshall.

Nous souhaiterions conclure en faisons le distinguo entre d'une part la musique populaire et d'autre part la musique *people*. La musique populaire peut être définie comme un ici et un maintenant historique, déterminé et incarné par un peuple dont sa musique est l'expression. La musique sicilienne n'est pas le flamenco et vice-versa etc... l'autre définition d'une musique populaire est une musique qui est écoutée par un très grand nombre de gens, ce n'est pas la même chose ! Nous nous répétons pour être bien clair. Nous avons une musique déterminée qui exprime un peuple déterminé. C'est une musique qui vient du bas et qui monte vers le haut. Par exemple Bach donnait des titres tels que « gavotte », « sarabande » ou « bourrée », qui sont des titres d'origine populaire. Bach utilise même un canevas qu'un paysan peut reconnaître à son mariage à l'église, c'est donc une musique qui n'est pas élitiste. A l'inverse dans notre monde actuel, il y a une musique qui vient du haut, qui est faite par un producteur qui veut gagner un maximum d'argent et donc s'arrange pour créer un tube simple que tout le monde peut fredonner. Ce tube, on va l'entendre le matin à la radio ou à la télévision, dans la voiture en allant au travail jusqu'en fond sonore à la coop quand on fait les courses. Au bout de trois jours, c'est tout le pays qui est capable de le fredonner. Il faut prendre conscience qu'à partir de maintenant, on entend plus ou moins les mêmes tubes à Abidjan, à Paris ou à Rio, ce qui est sans précédent dans l'histoire de la consommation musicale. Les musiques populaires ont été effacées par la musique unique et *people*. La musique *people* est faite contre le peuple.

Josselin Fernandez

Josselin Fernandez



PAGE OÙ LE LUXE N'EST PAS UN PLAISIR MAIS LE PLAISIR EST UN LUXE

INSTAGRAM

@maelle.perrier



PALPITATIONS
DÉFERLANTES PULSATIONS
COGNENT LA CAGE
PROPAGENT LE VIN
LIQUIDE DU CORPS HUMAIN
PARCOURIR LE CIRCUIT
INFINI
DES VEINES ET DES ARTÈRES
ÉPHÉMÈRES
-MAELLE

©Maëlle Perrier



DANS LA NUIT J'ENTENDS
LE SCINTILLEMENT DU SILENCE
LE SON RUGUEUX DU CALME
LA DISCRÉTION DU BRUIT
OBSCUR ACCALMIE
SUBTIL MOMENT
DE L'INSTANT PRÉSENT
-MAELLE



COUCHER NOTRE EXISTENCE
SUR UN TAPIS DE SONGES
ACCROCHER NOS MENSONGES
SUR UN MUR D'ILLUSIONS
VAGABONDER SANS ÂME
DANS LES GALERIES TROMPEUSES
PANOPLIE DE CHIMÈRES
ARSENAL DE MIRAGES
HÉLAS LES PLUS BEAUX MASQUES
DÉTRONENT LES VISAGES
LES CORPS SE LIQUÉFIENT
S'ÉVAPORENT EN IMAGES
-MAELLE



PAGE OÙ IL FAUDRA DONNER SA LANGUE AU CORBEAU PERCHÉ

RÉTROSPECTIVE DES FESTIVALS DE LA RÉGION



Quelle belle idée ont eu Maryke Oosterhoff et Lois de Goumoëns de créer, il y a maintenant plus de quatre ans, le Vevey International Funny Film Festival. Ces anciens étudiants d'Histoire et esthétique du cinéma de l'UNIL mettent à l'honneur un genre qui ne tient que trop rarement le haut de l'affiche des galas du septième art.

Et pourtant, le film comique semble fédérateur, réconciliant les moins cinéphiles qui veulent *juste passer un bon moment* en senvoyant un schlouk de binch entre deux rires et l'amateur qui peut y trouver la complexité nécessaire [ndlr. : entre deux schlouks de binch également] pour l'écriture de son article. Cela semble sûre confirmé lors de cette édition, prolongée d'un jour et attirant plus de 3'000 spectateurs. L'invitation du duo comique Eric et Ramzy, la projection d'une bonne partie de leurs films, ainsi qu'une rencontre gratuite organisée avec ces derniers ont sûrement participé à rendre cette édition encore plus attrayante.

Du 25 au 28 octobre dernier, Vevey accueillait dans ses salles de cinéma la quatrième édition du VIFF et ce fut une réussite. Retour.

Ne coupez pas la caméra !

Six films étaient présentés dans la compétition internationale : *A genoux les gars* (Antoine Desrosière, France, 2018) ; *Diamantino* (Gabriel Abrantes & Daniel Schmidt, Portugal/France/Brésil, 2018) ; *Fühlen Sie sich manchmal ausgebrannt und leer ?* (Lola Randl, Allemagne/Pays-Bas, 2017) ; *Transtornada Obsessiva Compulsiva* (Paulinho Caruso & Teodoro Poppovic, Brésil, 2017) ; *Kamera o tomeru na !* (Shin'ichirô Ueda, Japon, 2017) et *Thunder Road* (Jim Cummings, Etas-Unis, 2018).

Parmi ces derniers, le vainqueur du Viff d'Or 2018 fut également le coup de cœur de BoulevArt : *Kamera o tomeru na !* Ce film japonais, traduit littéralement par *Ne coupez pas la caméra* ou en anglais *Le plan séquence de la mort*, s'est distingué par une construction narrative tout à fait subversive et innovante. Un groupe de cinéastes, caméramans, perchistes, acteurs, maquilleurs et metteurs en scène japonais entreprennent la réalisation d'un plan-séquence d'horreur diffusé en direct sur une chaîne de



télévision locale. Divisé en trois parties, le récit donne d'abord à voir le résultat final de leur mauvais – ou peut-être très bon – navet gore japonais, avant que soit révélée la véritable histoire de cette entreprise. La mise en scène de ce « plan-séquence de la mort » est finalement dévoilée, sous un angle différent, dans une chorégraphie semi-improvisée, quelque peu branlante et rafistolée sur le tas par l'ingéniosité maladroite de ce collectif japonais. Grâce à cette utilisation astucieuse du récit répétitif, le spectateur se rend compte que l'objet filmique est en réalité la conception-même de ce plan-séquence et son amateurisme assumé. Ce film, absurde jeu de mise en abyme de la création d'un métrage déjanté, triple son métadiscours dans la toute fin, lorsque la caméra du film filme la caméra du film dans le film, qui filme le caméraman filmant le film de zombie en temps réel... Vous navez rien compris ? Alors courez le voir ! *Kore wa kureiji eiga desu !*

Un horizon d'attente

Un *funny film festival* induit indubitablement un horizon d'attente chez le spectateur, qui confère aux films le pouvoir de faire rire avant même de les avoir vu. Ayant remporté le prix du jury des jeunes, *Thunder Road*, de et avec Jim Cummings, en a vraisemblablement fait sa force, ou les frais... Ce portrait tragique d'un officier de police d'Austin,





Une belle fable

Je ne sais pas s'il est devenu rare de rire en France sans la présence de Christian Clavier dans une comédie au racisme latent, mais si c'est le cas, ce film représente sans aucun doute cette rareté. *En liberté !* (Pierre Salvadori, 2018) était présenté lors de la cérémonie d'ouverture du festival et aurait mérité de faire concurrence à certains autres films dans la compétition internationale. Yvonne (Adèle Haenel), jeune policière et veuve depuis deux ans, découvre que son mari (Vincent Elbaz), lui-même policier avant sa mort, était en fait un ripou. Cette dernière, apprenant que son époux avait fait mettre Antoine (Pio Marmai) derrière les barreaux quelques années auparavant pour

un braquage dont il avait tiré profit, revêt le rôle dange gardien pour l'innocent fraîchement sorti de prison et pour qui elle se sent coupable d'une jeunesse volée. Retrouvant à travers lui certaines émotions perdues depuis longtemps, Yvonne s'autorise à aimer. Mais c'est pour son collègue de travail Louis (Damien Bonnard) qu'elle redécouvre également cette liberté, tandis qu'Antoine la perd progressivement au côté de sa femme (Audrey Tautou), qui attendait l'homme qu'il n'est plus. Comme pour *Hors de prix* (2006), Pierre Salvadori enchaîne les quiproquos et, la justesse de ton de chaque acteur et actrice rendant toutes les situations non-crédibles criantes de vérité, chacune de ces dernières semble alors identifiable à nos propres expériences, nous laissant un arrière-goût moral comme la simplicité d'une fable. La différence entre ce film et *Thunder Road* – outre qu'il s'agisse d'un film comique, c'est que le rire n'émane pas du risible, mais du partage. Ce soir-là sur les sièges du cinéma Astor de Vevey, il ricochait comme une ola à la finesse de Pierre Salvadori.

Abel Zuchuat

dont la vie bascule à la suite d'un divorce et de la mort de sa mère, contraste avec l'idée que le spectateur se fait d'un film comique. En réalité, il n'en est pas un. Jim Cummings lui-même, dans une petite vidéo improvisée à la suite de l'annonce de sa victoire, diffusée lors de la cérémonie de clôture, s'est étonné d'avoir vu son film sélectionné pour ce festival. Paradoxalement, c'est cette attente d'un rire libérateur, parfois non invoqué, qui rend les graves émotions du policier Jim Arnaud encore plus pesantes. En raison de l'écart particulier qui se crée entre le tragique réel du film et le comique induit par le festival dans lequel il est diffusé, *Thunder Road* gagne curieusement en profondeur et, le spectateur en apesanteur, le rire passager ne rend pas le tout moins malheureux, mais plus pathétique. Cummings se métamorphose en un Chaplin de notre temps, que les surréalistes aimaient à défendre contre ceux qui se divertissaient de sa tristesse. Et ce que disait à l'époque René Crevel de Charlot semble aujourd'hui convenir à ce héros contemporain, Américain fragile essayant d'élever seul sa fille, dansant sur du Bruce Springsteen aux funérailles de sa mère, porte-drapeau d'une crise de la masculinité face à la virilité du cow-boy texan : « C'est toujours la même chose pauvre vieux. Tu es prisonnier des femmes, des paysages, de tes vêtements, de ta mélancolie, de ta pitié, de ton art de faire rire »¹.

¹ CREVEL René, *Bonjour Charlot... in VIRMAUX Alain et Odette, « Anthologie thématique ». Les surréalistes et le cinéma*, Paris, Segher, 1976, p. 121.



CRITIQUE DU FILM *À GENOUX LES GARS*

(ANTOINE DESROSIÈRES, 2018)

« *Tous les films anti-guerre finissent par devenir pro-guerre* »

François Truffaut

C'était par ces mots que François Truffaut initiait l'une de ses nombreuses critiques, du temps où ce petit margoulin n'avait pas encore décidé de prendre le taureau par les cornes afin de *fixer*¹ un cinéma d'après-guerre qu'il n'appréciait guère...

Je comprends bien ton incompréhension, cher Lecteur : « Pourquoi diable ce malotru me parle-t-il du réalisateur des *Quatre cent coups*, alors qu'il est question du film, bien français, d'Antoine Desrosières (à la caméra) et d'Anne-Sophie Nanki (scénario), *À genoux les gars*, sorti en 2018 ? » Eh bien, nous touchons ici au noeud du problème. Une grande partie de la critique travaille suivant la méthode — dont je n'apprécie que très peu le procédé — du très regretté (*haha !*) groupe des *Cahiers*, qui s'est tant illustré dans le monde très fermé de la critique cinématographique pendant les années cinquante. En effet, autant vous dire que j'ai adoré le film alors que mes confrères l'ont (en grande partie) détesté, et ce, selon moi, pour les mauvaises raisons.

Revenons un instant (un seul, promis) sur la citation de ce cher François. Une grande partie de la critique a reproché à ce métrage d'être, en somme, l'apologie du conditionnement de la femme dans la société, de la soumission et d'une normalisation du viol féminin... rien que ça...

Et pour cause, le métrage est une comédie traitant du viol, sujet on ne peut plus sensible aujourd'hui. Si un film anti-guerre devient inéluctablement pro-guerre, car il traite dudit conflit, en serait-il le cas pour une comédie traitant de ce sujet ? Je n'en suis pas convaincu personnellement. Ainsi, une scène a suffi à faire rugir la bien-pensance, ainsi que les premiers moralisateurs de la critique cinématographique. Oui, effectivement, la petite Yasmina (campée par la brillantissime Souade Arsane) taille une pipe à un renoi bien balèze de son plein gré, à la suite d'une agression sexuelle fort humiliante, et, de surcroît, doublée d'un chantage. J'y vois une monstration de la découverte de sa propre sexualité, dans des conditions que je trouve magnifiques. S'il est vrai qu'une rose peut pousser dans un champ de ronces, cela peut aussi être le cas de la sexualité d'une jeune femme meurtrière. Or, certains y voient le patriarcat explicité dans sa forme la plus abjecte ; à chacun sa vision des choses.

Si dans la présente critique je me fais le champion de cette œuvre poignante, ce n'est pas pour rien. En effet, la conception-même du film est intéressante, dans la mesure où Antoine Desrosières et Anne-Sophie Nanki n'ont pas écrit seuls leur récit. S'ils avaient été seuls, les deux artistes n'auraient pas

¹ Réparer, de l'anglais *to fix*.





© Annabelle Bouzom

véritablement pu retranscrire le tour de force qu'a accompli le métrage. Effectivement, l'intégralité de l'équipe – acteurs.trices et scénaristes – ont co-écrit le scénario. Accompagnée de centaines de témoignages, l'histoire expose, péle-mêle tranches de vie et épreuves insoutenables, ne cédant jamais au paternalisme ou à l'infantilisation des situations vécues. Le film représente, selon moi, un véritable travail social et sociétal nécessaire. Là où *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais réussissait l'exploit d'insuffler une dimension lyrico-onirique au judéocide, *À genoux les gars* apporte, à mon sens, l'équivalent en matière de comédie sociale.

Les acteurs sont remarquablement dirigés. Mention spéciale à la crédibilissime Souade Arsane et à la radieuse Inas Chanti (Rim, la grande sœur de Yasmina), qui campent un splendide duo à la verve bien tranchée, si caractéristique de nos petites sœurs de cité qui doivent se battre tous les jours pour exister. Magistral ! Le duo masculin n'est pas en reste, car Sidi Mejai et Mehdi Dahmane (respectivement Salim, le copain de Yasmina, et Majid, le copain de Rim) arrivent, même dans l'atrocité, à paraître touchants et innocents.

La réalisation est cohérente, sans être transcendant, et reste scotchée à des plans

serrés ainsi qu'à un cadrage dit plan poitrine, comme pour ressembler le plus possible à un film témoignage. Notamment, dans les scènes de couettes où Rim et Yasmina s'échangent expériences, aprioris et peurs, comme si nous étions à proximité de leur intimité, tel un confident... brillant !

Évidemment, les conditions de visionnage que furent les miennes étaient exemplaires. En effet, j'ai eu l'opportunité de voir le film projeté dans le cadre du VIFFF (Vevey International Funny Film Festival), accompagné d'une partie de l'équipe du métrage. Par ailleurs, j'ai eu l'immense honneur de pouvoir interviewer Inas Chanti (dont vous retrouverez l'interview dans le présent numéro), avec qui j'ai pu m'entretenir sur son parcours, mais aussi sur sa vision du film, car, rappelons-le, Inas demeure co-scénariste du projet. Ainsi, de par ces particularités, mon jugement et ma vision du film sont-ils biaisés ? Eh bien ma foi, je vous laisse le soin d'en décider.

En somme, je ne vous ferais pas l'affront de vous résumer bêtement l'intrigue, allez voir le film, achetez-le en DVD, faites-vous plaisir, prêtez-le. Vous ne le regretterez pas.

Alexandre Gattignolo



L'INTERVIEW D'INAS CHANTI



©Virgile Guinaud

Pour commencer une première question : on a trouvé qu'il y avait un processus d'écriture assez atypique dans le film, assez inédit ; cette co-écriture entre les acteurs, la scénariste principale et le réalisateur, tu pourrais m'en dire quelques mots ?

En gros à la base c'était un témoignage que le réalisateur a trouvé sur un site internet. Et en fait, avant ça, on avait déjà fait un film tous les quatre - nous deux les actrices principales et le réalisateur, sa scénariste et la même productrice d'ailleurs - et ils voulaient vraiment refaire un film avec nous, un long métrage, donc il était en recherche permanente d'un sujet. Et quand il a vu ce témoignage, il l'a fait lire à sa scénariste, Anne-Sophie Nanki, qui l'a trouvé génial, ils nous l'ont fait lire et on s'est dit : voilà c'est un truc qu'on peut faire, qu'on sait faire, et c'est une histoire dont on veut défendre les faits. Et donc, ils ont dû réécrire ce témoignage sous forme de scénario - parce que bon, c'est comme ça qu'on fait (rire) - et quand ils ont pu avoir de l'argent pour faire le film, ils nous l'ont soumis. Ils nous donnaient les situations principales et on improvisait pendant... quarante minutes, une heure. Ils nous filmaient et regardaient ensuite le soir ou le lendemain tous les rushes, ils réécrittaient tout ce qui était bien pour l'intégrer après au scénario - donc le scénario qui faisait 100 pages au début, faisait 400 pages à la fin - et nous, en fait, on jouait tous les personnages en répétition. Ce qui fait que moi, qui joue le personnage de Rim, j'ai aussi joué Yasmina ; Souad a aussi joué Rim, on a joué les garçons, on a joué les parents, la tante, le frère, enfin bref tout le monde. Et c'est pour ça qu'on a un scénario aussi long, aussi dense. Et quand on tournait, on ne tournait pas trois minutes quoi, on faisait vraiment des plans-séquences de quarante minutes et on connaissait notre texte mot par mot, et c'est pour ça qu'avec tout ce matériel on a pu faire une série dont on vous parlait hier.

Justement on avait trouvé ça assez fort ce processus d'improvisation qui rendait les dialogues très vivants et les situations extrêmement réalistes. Et je voulais juste en venir à une autre question par-rapport à ça, c'est-à-dire cette idée de créer un scénario à partir de témoignages, c'est vraiment assez original, c'est innovant, ça détonne et on s'était demandé pourquoi est-ce que vous n'avez pas envisagé l'éventualité d'écrire avec des sociologues ou des aides sociales par exemple ?

Alors je ne sais pas la vraie raison. Mais je pense que c'est qu'en fait on n'avait pas besoin de ça parce que... Souad et moi, ça fait pas longtemps qu'on était au lycée ou au collège et qu'on voyait toutes ces situations, c'est des situations qu'on connaît. Alors c'est un témoignage oui, mais c'est pas un documentaire. Ça reste quand même des trucs qu'on a vu tous les jours. Et qu'est-ce qu'ils auraient pu faire pour nous à part nous donner cette dimension sociologique et nous expliquer des choses qu'en fait on sait parce qu'on l'a vécu et qu'on connaît quoi ? Voilà.

On a remarqué qu'il y avait vraiment une représentation de la sexualité très changeante durant le film, ce qui agissait de connivence avec ce que disait le réalisateur par rapport à cette idée du oui ou du non de la femme. Par exemple, est-ce que Yasmina assume au bout d'un moment cette sexualité ?

Ben en fait je ne sais pas si elle... comment dire ? C'est pas qu'avant elle n'assumait pas. Je pense que c'est juste qu'elle ne savait pas quelle pouvait assumer en fait. Parce qu'au début elle est là, dans son monde, et tous ces tabous qui font qu'elle ne sait pas quelle a le droit d'avoir une sexualité normale et épanouissante, et quelle a le droit d'avoir du plaisir. C'est pour ça que dans la scène des escaliers elle dit que... non pas dans les escaliers. Je confonds avec la série (rire). Dans la première scène avec Boubou, elle commence à dire que « non, c'est dégueulasse le cuni » et tout. Parce qu'en fait c'est ce qu'on lui dit depuis toujours, et qu'au final, quand on voit que ça se passe bien et que son consentement est respecté, elle comprend qu'elle a aussi le droit d'avoir du plaisir quoi. Et malgré que l'histoire soit dure, on ne voulait pas dire « oh lala attention le sexe c'est mal ». Non, le sexe non consenti, c'est mal. Mais le sexe peut être très bien si tout le monde est d'accord.

D'ailleurs c'est intéressant que ce personnage - le personnage du dealer donc - n'a pas de nom en fait durant le film.

En fait il en a un, mais c'est en coupant les rushes - c'est vraiment pas une volonté. C'est en revoyant le film qu'on s'est dit « merde, on n'entend pas son nom en fait ». Et on l'entend une fois - mais il faut être attentif - c'est quand il fait écouter les messages un peu sordides qu'il a reçu, et il y en a un qui dit « oh Boubou ». Voilà. Mais il faut vraiment être attentif. En vrai il en a un.

D'accord. À l'Université de Lausanne, on s'intéresse vraiment au dispositif et aussi à la spécificité du cinéma, ce qu'on appelle la médiagenie, et une des spécificités du cinéma c'est de montrer la mise en scène, tout ce qu'on ne peut pas faire dans un roman ou un témoignage. Et on se demandait si au cinéma on sentait cette obligation de montrer tout ça. Qu'est-ce que tu en penses ?

J'en sais rien si le cinéma a l'obligation de montrer tout ça. Mais en tout cas on se sert justement du cinéma pour montrer les choses qui sont difficilement explicables. C'est ce que je disais hier, quand j'essayais d'expliquer le scénario : la première réaction que j'avais, c'était : « impossible, jamais elle n'aurait accepté ! ». Alors, déjà, elle a accepté puisque c'est un témoignage, et en plus, en voyant comment elle se fait manipuler, on arrive à comprendre. On voit comment ils sont très intelligents et arrivent à lui faire dire oui.

Une autre question par-rapport aux mouvements



populaires, comme le mouvement féministe : est-ce que tu penses que de nos jours on voit de plus en plus un mouvement d'expression de la sexualité féminine et est-ce que tu considères que ce film appartient à ce mouvement ?

Je ne sais pas, c'est difficile de juger soi-même. Mais c'est vrai qu'en tout cas c'est arrivé juste après la vague #MeToo. Quand on était au Festival de Cannes, tout le monde était là genre : « ah vous êtes le premier film du mouvement #MeToo ! », et ils avaient vraiment l'impression qu'on avait tourné pendant le #MeToo, alors qu'en fait, on a écrit l'histoire et on a tourné le film avant toutes ces affaires. Du coup ça montre que c'est des questions qui existent depuis très longtemps et je sais pas si ça répond à ta question en fait (rire).

Où je pense que ça y répond d'une certaine manière, parce que c'est vrai que, peut-être inconsciemment, il y a cette libération de la parole qui se fait dans la société.

Oui, en tout cas j'espère que ça sert, j'espère qu'on est dans ce mouvement et de toute façon, on voit bien que le film est clairement, ouvertement féministe. Quand on fait des séances avec les plus jeunes – pour l'instant on en a fait avec des lycéens – on se rend compte que, déjà, pendant le débat, ils parlent beaucoup, ils s'écourent entre eux. J'avais assisté à une séance devant trois classes de lycéens, et finalement ils se sont tous mis à me suivre sur Instagram, et il y en a un qui, de temps en temps, m'envoie des messages pour savoir comment était la vie dactrice. J'essaie de lui expliquer que ça n'a rien d'extraordinaire (rire). Du coup j'en ai profité pour lui poser des questions et il m'a expliqué que le film continue de faire son travail des semaines après car ils en parlent encore. Trois semaines après la projection ils parlent encore du film et justement, je trouve ça chouette de voir que le film continue de faire son travail alors qu'on n'est pas là, qu'eux-mêmes sont capables de parler entre eux et de comprendre pourquoi ils en parlent.

J'ai aussi trouvé que le film avait cette approche, où vous n'infantilisez pas les situations, vous les prenez telles quelles et vous les expliquez, vous essayez de démontrer la réalité sociale.

Oui, c'est qu'en fait on n'a pas envie de faire un film qui soit un mode d'emploi de « que faire en cas de viol », « que faire en cas d'agression sexuelle ». Non, on montre juste une situation, une histoire qui est arrivée et qui arrive à beaucoup encore aujourd'hui. Mais bon, on n'a pas les réponses à ce qu'il faut faire et puis aussi c'était important pour nous que Yasmina s'en sorte par elle-même et avec l'aide de sa sœur et que ce soit elles deux qui arrivent à s'en sortir. Alors oui, la solution n'est pas non plus extraordinaire, mais elles s'en sortent comme elles peuvent, elles vont pas voir la police. Des fois, en début, on nous dit : « oui, mais pourquoi vous ne les avez pas montrées faire ci ou ça, parce que c'est ce qu'on fait ». On n'est pas un mode d'emploi en fait. C'est juste un film. Parce que dans ce cas-là, il y a des gens qui m'ont dit : « oui, mais pourquoi vous ne montrez pas la dimension où il faut se protéger pendant les rapports ? ». C'est un film, on ne peut pas tout mettre dedans en fait (rire).

Par rapport au cinéma comique, à la comédie. C'est vrai qu'il permet de désacraliser des sujets très durs ou tabous. Est-ce que toi personnellement tu penses que c'est le genre de prédilection de ce genre de film documentaire ?

Non. Clairement je ne vois pas beaucoup de comédies sur les viols. C'est pas vraiment ce qui se fait le plus. Et on a justement choisi la comédie parce que faire un drame sur un viol, non merci. Il y en a assez. En plus, Antoine dit qu'il ne sait pas faire de drame, il ne sait que faire de la comédie (rire). Et surtout en fait, c'est ce qui fait que ça crée le malaise. Parce que les gens sont là, dans la scène du parking, « les deux guignols, ils sont en train de faire des blagues et en même temps faire des choses atroces, qu'est-ce qu'on fait nous, en tant que spectateurs ? On commence par rire, on se dit merde j'ai ri, suis-je un monstre ? » C'est ce qui fait qu'on s'interroge en fait, et surtout que les plus jeunes vont aller voir le film. Ils ne vont pas aller voir un drame sur un viol, alors que dans une comédie, ils vont peut-être s'identifier aux personnages, et là se dire « ah merde ».

Je reviens à cette question de dispositif : la caméra portée, est-ce que le choix était logistique, parce que c'était plus simple, ou il y avait vraiment une volonté d'identification ?

Ah non, c'est une volonté d'Antoine, le réalisateur. Il veut que ce soit tout simple. Il dit qu'il choisit des acteurs en lesquels il a confiance et qu'il n'a pas besoin d'artifice, il a juste besoin de poser la caméra et de nous laisser faire, parce que ce qui compte, c'est la relation qu'on a entre nous, c'est ce qu'on dit. Il a confiance en son scénario, il a confiance en ses acteurs et il n'a rien besoin de plus que de poser la caméra devant nous.

Et je pense que les spectateurs s'identifient vraiment à ce film quand ils le regardent. On parle beaucoup d'identification, de focalisation spectatorielle, ce que le spectateur voit comme s'il y était. Donc il y a vraiment cette volonté dans le film ?

Pour montrer les tabous, il faut être avec elles (Yasmina et Rim). Être avec elles, les voir se parler et être si proches l'une de l'autre. On a l'impression qu'elles pourraient tout se dire, et en même temps, quand on les regarde, on se dit : « bah merde, mais pourquoi vous n'en parlez pas ? Parce que si vous en parlez, Yasmina, il ne lui arriverait pas tout ça en fait. »

On trouvait d'ailleurs que tu jouais super bien et on se demandait quel était ton parcours. Est-ce que tu as fait du théâtre ?

Merci ! Pas du tout en fait. Enfin oui, j'ai fait du théâtre au bac parce que ça rapportait des points, mais rien à voir (rire). C'était juste pour faire un peu la conne avec ma meilleure amie. Sinon en fait c'est un peu... comment dire ? Là je suis à la fac de droit, je fais des études de droit. Et j'ai commencé le droit en même temps que le cinéma parce que j'ai vu une annonce de casting et je me suis dit : « tiens c'est marrant, ça à l'air de me correspondre, pourquoi pas ? » Et ça me paraissait cool de faire du cinéma. Donc j'ai envoyé un mail disant : « coucou, j'aimerais bien faire le casting. » Bizarrement, j'ai reçu un mail de retour m'y conviant. J'y suis allée et c'était le casting du moyen métrage qu'on avait fait avant. Et ce moyen métrage a débouché sur ça. Donc là je suis encore en train d'étudier le droit d'un côté et de faire du cinéma de l'autre. On verra où ça me mènera, mais c'est sûr que j'aimerais bien continuer dans cette voie.



LES RENCONTRES DU 7ÈME ART

Au-delà des limites, Dalí et saint Sébastien

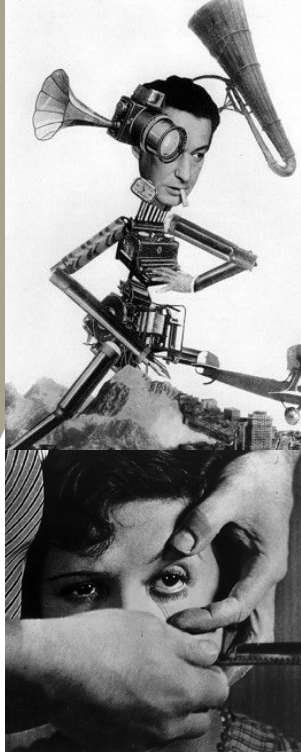
Le vendredi 8 mars, *Un Chien Andalou* (Buñuel & Dalí, 1928) était projeté au Cinématographe à 15h30. L'occasion pour les Rencontres 7ème art Lausanne de revenir sur l'ardente idylle qu'ont entretenue le mouvement surréaliste et ses principaux acteurs avec le dispositif cinématographique. Le groupe surréaliste s'inscrivant parmi les avant-gardes du début du XXème siècle – sublime nébuleuse polymorphe frappant à coup de manifestes les principes traditionnels de l'art, la programmation d'une de leurs œuvres filmiques concordait ainsi parfaitement avec le thème de la deuxième édition du festival : Au-delà des limites.

Faute au glissement sémantique qui leur fit prendre un goût d'étrange et de baroque, d'aucuns croient encore que la fusion du rêve et de l'état conscient, le « hasard objectif » d'André Breton, ou simplement la surréalité, est synonyme d'irréalité. Bien au contraire, c'est la captation objective d'une vérité enfouie qui intéresse les surréalistes, partageant avec la nouvelle philosophie phénoménologique cette volonté de rendre visible l'invisible, de s'affranchir des codes traditionnels de perception et de représentation et de faire l'expérience, sans a priori aucun, d'une réalité cachée et donc à découvrir. Parmi les formules rendant possible cette découverte, la célèbre expérience de l'écriture automatique semble leur ouvrir la voie vers la photographie et le cinéma. En effet, le but étant d'« enregistrer » des éléments du monde par une stricte objectivité au détriment de tout effet romantique ou pittoresque, « plus proche du cinéaste [...] que du peintre [...], [le surréaliste] se mue en une sorte de dispositif mi-organique, mi-mécanique, voué à l'impression d'une suite de scènes qui littéralement défilent devant son œil devenu objectif ultra-sensible »¹.

Bien qu'histoire d'amour contrariée, une idylle se forme ainsi entre surréalisme et cinéma et passe par la métaphore de saint Sébastien. Défini par Dalí comme « être mixte [...], mi-machine, mi-organisme »², il est le témoin du potentiel thaumaturgique que le peintre attribue au dispositif cinématographique et éveille de surcroît le rêve transhumaniste de la prothèse visuelle, présent dans l'imaginaire avant-gardiste à l'image du *Reporter tous azimuts* (1926) de Otto Umbéhr. L'artiste avant-gardiste, à l'aune du principe de la Nouvelle Vision et du socle biologique de László Moholy-Nagy au

Bauhaus, fait l'éloge de la prise de vue photographique comme agent de perfectionnement biologique de l'homme, car pouvant pénétrer plus profondément dans le monde (in)visible – idée largement relayée de Vertov à Benjamin. Avant de changer le monde, il faut donc changer l'individu.

Dans son article « Sant Sebastia » de 1927, Salvador Dalí partage cette idée en louant le dispositif cinématographique et plus particulièrement le genre documentaire, qu'il situe, rappelle Mireille Berton, « dans l'orbite antiartistique et astronomique », perçue au travers du « verre multiplicateur de Saint Sébastien »³. Cette métaphore religieuse témoigne autant de son ambition de sacraliser l'objectivité des œuvres surréalistes que de sa prétention à hériter des « grands » de l'histoire de l'art : Pollaiuolo, Da Messina, Mantegna, Guido Reni, Le Bernin... Oscillant entre des réalités sociales diverses et l'interprétation parfois singulière des artistes, saint Sébastien devient, au fil de l'histoire de l'art, une figure protéiforme façonnée par des inspirations personnelles et des assimilations culturelles variées. Celui de Dalí n'est plus le saint patron des pestiférés de Mantegna, pas encore celui de la cause homosexuelle de Pierre et Gilles, mais il représente l'artiste moderne qui, caméra à la main, se métamorphose en patron de l'objectivité ; figure apotropaïque résistant aux flèches imbibées par l'opium de l'art bourgeois.



son être.

Il était une fois...

...**La femme du surréaliste.** *Un Chien Andalou* (Buñuel & Dalí, 1928) débute par l'intertitre *Il était une fois...* jouant avec les codes du cinéma narratif, auxquels les surréalistes s'opposent, pour mettre le spectateur dans l'attente de ce qu'il n'obtiendra pas ; pour le frustrer.

1 BERTON Mireille, « Salvador Dalí et le modèle cinématographique : de la Sainte Objectivité à la méthode Paranoïaque-Critique », dans *Salvador Dalí à la croisée des savoirs*, textes réunis par Astrid Ruffa, Philippe Kaenel, Danielle Chaperon, Préface de Henri Béhar, Éditions Desjonquères, Paris, 2007, p. 268

Ce qu'il obtient finalement, avec peut-être plus d'attention lors de la journée internationale des droits des femmes, bien que prétexte pour en parler, c'est la redécouverte, non sans peine, du rôle de cette dernière dans le cinéma surréaliste. Elle est blessée, écrasée, piétinée, battue... La femme est grandement louée pour sa folie intrinsèque, pour ce que Breton a appelé sa « beauté convulsive ». Bien qu'elle soit parfois créatrice et partenaire, la femme des surréalistes est instrumentalisée au profit de l'effet de choc qu'elle délivre pour l'homme surréaliste, introduisant chez lui un changement dynamique lui permettant, sous l'égide du mythe de l'androgynie platonicien, de réconcilier les deux pôles de l'humanité, le féminin et le masculin ; un retour à l'unité primordiale, lui donnant accès à sa part de féminité, à l'inconscient. La femme du surréaliste est ainsi un instrument pour l'accomplissement de son acte poétique.

...**Blanche-Neige et les Sept Nains** (Walt Disney, 1937). Les limites, autant techniques qu'artistiques, que le premier long-métrage sonore et couleur de Walt Disney a surpassés, étaient mises en lumière lors de cette édition. La projection de ce dernier était également l'occasion d'une séance pédagogique.

Il était une fois une jolie princesse, qui...

- « Mais est-ce que c'est un métier princesse ? »

- « Oui ! » ; « Non ! », répondaient en cœur les dizaines d'enfants ayant fait le déplacement à la salle Paderewski de la Cinémathèque pour 9h30.

La médiation culturelle menée par Chloé Hofmann du Centre d'études cinématographiques (CEC) avait pour but de sensibiliser les plus jeunes au traitement de l'image de la femme sous le filtre d'un conte merveilleux. Cependant, suivant cette démarche, il fut difficile de ne pas tomber dans le procès d'intention envers Walt Disney, jetant aujourd'hui, à un récit (bi-)centenaire, le discrédit de refléter malgré lui les us d'une société d'autrefois. Bien que cette médiation eût le mérite de mettre en lumière les anormalités certaines dans la représentation de la femme au regard de notre société actuelle, elle manqua certainement de préciser que cette représentation n'est pas le fruit du XXI^{ème} siècle et de mettre en exergue l'évolution d'une société qui transmet justement son historique au travers de ses créations culturelles ; éléments qui auraient certainement été à la portée des enfants.

...**La parole comme liberté**. Dans le calepin d'un mauvais écrivain, trouvé par terre entre Préville et Ernest Ansermet, on pouvait encore y

déchiffrer quelques lignes : *Chapitre 2. 8 mars. Lausanne était en proie aux averses et la femme au cinéma. Au sortir des salles, la pluie n'épargnait aucun visage. Tous criaient : « Oh ! Quatre murs ! Libérez-les de votre emprise » ! Soudain, une vaillante chevalière s'avança et, d'un geste yonique, les libéra.*

Ce geste, c'est celui d'une Iranienne qui retire son voile et dénuée ses bras pour la première US de *Mensonges d'État* (Ridley Scott, 2008). En exil depuis plus de 10 ans, bien que n'aimant pas être présentée comme une héroïne, Golshifteh Farahani est devenue une icône de la libération de la femme en Iran et ailleurs. Cependant, le cinéma l'enferme encore trop souvent dans des rôles reflétant son parcours de vie, étiquetée comme la femme qui souffre, abattue et désespérée. Il faut attendre *Paterson* (2016), pour qu'enfin un réalisateur, Jim Jarmusch, voit en elle le potentiel d'une femme libre et heureuse, s'émancipant de sa persona de femme persécutée. Elle interprète à merveille une artiste inconnue au côté d'un poète ignoré (Adam Driver), incarnant à eux deux une histoire d'amour transparente, douce et poétique, rarement mise en scène aussi justement au cinéma. Néanmoins, c'est un film dans lequel elle campe à nouveau une femme éperdue qu'elle est venue présenter, avec l'écrivain et réalisateur Atiq Rahimi, à 17h30 au Parthé Galeries, mais, à en croire ses dires, c'est un rôle qu'elle a choisi, qu'elle voulait absolument interpréter.

Syngué Sabour. Pierre de Patience (Atiq Rahimi, 2012) est l'adaptation du livre homonyme qui valut à son auteur le prix Goncourt en 2008. Il nous raconte une histoire universelle sur la parole et la femme. À Kaboul, son mari pétrifié par une balle dans la nuque, une femme afghane cherche un soutien psychologique inexistant en faisant de lui sa pierre de patience. Elle lui avoue tout... Un regard est lancé à la caméra, au spectateur. À l'instar du « héros de guerre », il se retrouve sans droit de réponse, paralysé lui-même par l'écran de cinéma, souffrant de ce que Christian Metz appelle un rendez-vous manqué. Le spectateur, femme comme homme, devient alors la pierre de patience d'Atiq Rahimi et il éprouve l'injustice du silence face aux douleurs de Golshifteh Farahani. Portant l'entier du film par un jeu d'éclectisme émotionnel éblouissant, elle réussit le dur exploit de dialoguer seule avec elle-même. Cette solitude a été la plus grande difficulté de son travail pour le film, partagera l'actrice à la suite de la projection. Elle est d'ailleurs soulignée avec brio par la direction d'Atiq Rahimi, notamment par un cadrage serré, étouffant la femme entre les quatre murs de la maison bombardée à Kaboul, lui laissant la parole comme seule liberté.

Abel Zuchuat

2 GAILLEMIN Jean-Louis, « Saint Sébastien, patron de l'objectivité », in *Dall : Le Grand Paranoïaque*, Gallimard, Paris, 2004, ch. 2, p. 32

3 BERTON Mireille, Op. Cit., p. 267, citant DALÍ Salvador, « Sant in *Lulliberament dels dies*. Obra catalana completa, p.21, repris dans *Oui*, p. 18



COMPTE-RENDU DE LA CÉRÉMONIE D'OUVERTURE DES RENCONTRES DU 7ÈME ART

“Show must go on!”



C'est ainsi que l'on pourrait qualifier le lancement de cette seconde édition des R7AL. En effet, la première édition d'un festival — qui n'en ait pas vraiment un — est l'occasion de savoir si le succès de la dernière en date n'était pas du ressort d'un éventuel copinage ou d'un simple coup de chance. Néanmoins, dénuée de prix, la manifestation s'apparenterait plus à une ode, que dis-je, à une lettre d'amour adressée au septième art, synthèse de tous les arts, comme dirait un certain Canudo.

Ainsi, BoulevArt a eu l'opportunité d'être invité en tant que presse afin d'assister à ce qui risque fort de devenir le rendez-vous annuel pour les mordus de cinoches ainsi que pour, bien entendu, artisans et spécialistes du domaine. Faste, sans limite, voici les superlatifs qui semblaient adaptés pour honorer cette ouverture et ce programme. Et quel programme ! de Joel Coen à la sublime Golshifteh Farahani, du beau monde était réuni dans la capitale olympique de notre belle vaudoisie pour rendre hommage à un art qui se retrouve souvent cantonné à sa dimension

mercantile : le cinéma. N'oublions pas non plus que nous étions reçus dans la plus vieille et belle salle de Suisse : le Capitole, excusez du peu.

Une fois le public en place, Vincent Perez, fondateur et président des R7AL, accompagné de M. Alain Berset ainsi que du syndic de la ville, nous ont offert une prose de toute beauté. Variant entre sérieux, remerciements et blagounettes bien senties, autant vous dire que nous nous sommes amusés. Une fois les sponsors et l'état des lieux de la première édition faits, nous avons eu l'immense honneur d'assister à la projection du dernier film des frères Coen — accompagné d'un bref commentaire de Joel... priceless, comme disent les djeuns.

Nous n'allons pas vous endormir ici présent avec une 91ème critique de *La Ballade de Buster Scruggs*. Sachez, en revanche, que le métrage est accessible uniquement sur la plateforme Netflix. Quelques mots néanmoins sur le film (on ne cache plus notre enthousiasme...). Le récit se divise en plusieurs histoires, six pour être précis, qui relatent les contes et légendes du Far West. De la fable du pistolero que personne ne prend au sérieux, à cause de sa fâcheuse tendance à pousser la chansonnette, jusqu'au mythe des caravanes coloniales venant s'installer dans un Ouest instable et indompté. Les frères Coen, comme à leur habitude, instillent burlesque et absurde afin de revisiter et/ou réinventer chaque genre du western. Chaque petite histoire prend, en vérité, la forme de six courts qui présentent leurs forces et leurs faiblesses. Si vous n'êtes pas insensible au cinéma des deux frères, ce dernier devrait vous intéresser.

Enfin, c'est sur l'écran noir du Capitole que la cérémonie d'ouverture a connu sa clôture... enfin jusqu'à la prochaine projection que le public a eu l'opportunité d'assister.

Alexandre Gattignolo



UN GRAND MERCI À LA GÉNÉREUSE CONTRIBUTION DU

RESTAURANT **IL BACIO**



Nous organisons vos banquets, réceptions et anniversaires dans notre somptueuse salle à manger de 50 personnes.

à 10 minutes de Lausanne et de l'UNIL

A la **présentation du dernier numéro** de Boulevard (valable 1 fois) nous ferons un **rabais de 30% sur le repas**. Offre valable jusqu'au 30 septembre 2019 (cela ne prend pas en compte les boissons et il est obligatoire de prendre une boisson par personne).

Nos fondues chinoises et vigneronnes à **28.-** par personne comprennent riz, frites & salade.

Nos pizzas et pâtes à l'emporter dès **12.-**

Restaurant Il Bacio, Chemin du Chêne 7D, 1020 Renens

Tél: +41 21 634 87 87



À LA REVOYURE...

